

## MODES

Je me permets, quoique nous soyons au quatorze septembre, de vous envoyer le dernier écho des modes fantaisistes des plages normandes, qui sont encore très animées.

Le hêret marin n'est plus porté que par la seconde catégorie des élégantes, la première ayant adopté la casquette jockey ou la casquette française plate et à visière.

Rien de plus coquet et de plus original que le costume porté par les jeunes filles et les jeunes femmes, pour les promenades, les excursions et les jeux sur la plage.

La promenade n'est guère facile sur cette belle plage de sable qui commence à Lion pour finir à Courseulles, encombrée qu'elle est de joueurs de lawn-tennis et de croquet.

Vous vous enchevêtrez les pieds dans les arceaux à fleur de terre, que vous voyez à peine, ou vous êtes arrêtée par ce filet tendu, sans qu'il vous soit fait d'excuses par les joueurs; au contraire, on vous crie des : gare ! furieux, c'est le nec plus ultra de la politesse.

Si cependant l'on se connaît pour s'être rencontré plusieurs fois par jour, un aimable salut vous est fait



Redingote Restauration et Robe de chambre en cachemire blanc.  
Modèles de M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel (patron découpé de la redingote).

en façon d'excuse, lorsque le calme a succédé à l'emportement du jeu.

Le costume crème est presque un uniforme. La



façon est droite et fort simple. S'il est en gros molleton, comme la plupart, la jupe est montée par des fronces avec un haut ourlet, le pied tout à fait dégagé, car la jupe doit s'arrêter au-dessus de la cheville; un gilet et une vareuse courte que l'on ouvre ou ferme à volonté; la manche ronde arrêtée au poignet. La casquette jockey en molleton crème et des mitaines en peau de Suède, plus commodes pour jouer que ne le seraient les gants.

Les jeunes femmes ont une préférence pour la casquette française qui est en drap blanc, quelle que soit la couleur du costume.

C'est tout de même drôle ce goût prononcé pour les coiffures masculines; mais comme elles vont bien à certains visages!

Si le costume est en cachemire, la jupe est à larges plis couchés; s'il est en lainage crème à fines rayures de couleur, la jupe est unie, comme pour la limousine et la vigogne; la casquette-jockey toujours assortie.

Le soir, toute cette jeunesse vient paisiblement respirer l'air salin, quelques jeunes filles enveloppées d'un plaid à carreaux rouges et noirs qu'elles drapent artistement, les autres d'une écharpe en molleton rouge qu'elles font tourner coquettement.

Les plaisirs locaux sont bien préférables à ceux du Casino, malgré l'attraction de quelques noms mis en vedette sur l'affiche. Et si l'on a l'heur, comme je l'eus à Langrune, d'assister à la fête des Cloches, il faut s'en féliciter.

On baptisait trois belles cloches données par Monseigneur de Caen; aussi, grande fête au village. Marins et paysannes en grande toilette, foule énorme accrue des baigneuses et baigneurs des stations environnantes; chaumières et chalets tout fleuris, mer superbe, ciel limpide et soleil radieux; que désirer encore? Un peu de bonne musique, et nous l'eûmes: l'orgue fut tenu par le révérend père organiste de Notre-Dame-de-la-Délivrande. Tout a marché à souhait, fête religieuse bénie, réussie au-delà des espérances, quête abondante et ornement donné par la colonie des baigneuses mondaines pour les fêtes carillonnées. L'église de Langrune mérite bien ce don de son évêque, par son architecture d'un gothique pur qui date du commencement du dix-huitième siècle.

Une fête d'un tout autre caractère nous a fait faire le voyage de Caen. Il s'agissait d'inaugurer le monument élevé à la mémoire des mobiles du Calvados tués pendant la guerre. Fête toute militaire présidée par le général commandant le 3<sup>e</sup> corps d'armée. Grande émotion dans l'assistance, car il est impossible que de tels souvenirs n'amènent pas les larmes aux yeux. Pourquoi, disions-nous bien bas, un si tardif hommage? Parce qu'en France on ne sait jamais faire les choses en temps opportun.

Nous voici revenue dans la grande ville, toute occupée, mes aimables lectrices, de trouver des renseignements utiles à vous donner.

On commence à voir les étoffes d'automne, car nous y touchons à cet automne que nous voudrions reculer, parce qu'il précède et nous annonce les brouillards, le vent, le froid et les gelées; mais il annonce aussi le retour des amis dispersés, des réu-

nions intimes et de toute cette vie du cœur, faite d'intimité, que l'été éparpille aux quatre coins de la France. Au lieu de nous en attrister, saluons avec joie l'arrivée de l'automne.

CORALIE L.



Beaucoup de succès pour le nouveau corset en batiste de couleur de M<sup>me</sup> Billard, 4, rue Tronchet. Succès mérité, d'ailleurs, par l'élégance de la coupe et de la garniture. Ce corset se fait, doublé ou non, en batiste vieux rose, crème, bleue, rosée, se garnit d'une bande semblable brodée de soie et posée en volant au bord supérieur, le bas est bordé d'un ruban de moire. Ressorts et baleines disposés avec une entente parfaite du buste, ne laissent rien à désirer pour le bien-être.



#### HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

Les conseils suivants s'adressent aux personnes qui n'ont pas été assez soigneuses de leur teint pendant leur séjour au bord de la mer et leurs excursions à la montagne. Il faut, si elles veulent retrouver l'éclat et la blancheur de leur teint, faire usage de la crème émolliente au suc de concombres qui rafraîchira la peau et lui rendra sa souplesse. Cette excellente préparation s'emploie comme le cold-cream; on essuiera le visage avant de le saupoudrer de Cypris, une exquise poudre de riz légère et impalpable, que l'on enlèvera en passant doucement la main sur le visage. Les personnes dont la peau est farineuse, feront bien de se laver avec de l'eau tiède dans laquelle on aura délayé une pincée d'amidon de blé en poudre, jusqu'à ce que cette petite misère soit disparue. Si la peau a été brûlée par le soleil, se servir de la lotion de Guerlain, l'on en constatera tout de suite les bons effets. La pâte de velours est en ce moment, pour les mains, le meilleur des cosmétiques; elle blanchit et assouplit la peau. A propos de l'emploi de la poudre de riz, nous dirons, d'après l'avis de M. Guerlain, qu'elle n'est vraiment salubre qu'à la condition d'être mise sur la peau bien essuyée et sans cold-cream, ni aucun corps gras. La mode veut toujours que l'on parfume ses vêtements, son linge, etc., etc. Dans les tiroirs et les armoires, les sachets à la violette de Parme donnent une odeur fine et durable; l'Iris en poudre doit être mis dans des boîtes qu'on laisse ouvertes; en sachet son parfum est moins agréable. L'on peut imbiber la doublure de son manteau de quelques gouttes d'odeur fine ou la vaporiser à l'intérieur. Sont à la mode: la Primavera de Espana, le Pao Rosa, le Rococo, l'Impériale russe.



La maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, Lefèvre et Cabin fils successeurs, vient de préparer



quantité de travaux charmants sur drap perforé et à fils tirés sur satin et tissu de fantaisie. Ce sont des tabourets, des coussins, des tapis de toutes dimensions. Parmi les tapisseries échantillonnées, citons de jolis prie-Dieu à 15 et 20 fr.; des lambrequins de 18 à 20 fr.; des fauteuils de tous styles avec et sans personnages au petit point, depuis 35 fr.; de délicieuses chauffeuses depuis 25 fr. et une collection de bandes dont les dessins de style sont magnifiques. L'on trouve à la maison Sajou, pour les travaux de fantaisie, des canevas de toutes sortes, balles à café, étamines et toiles à broder, des métiers à tapisserie et les fournitures pour tous les travaux; du filet au mètre et la quantité que l'on désire. Rappelons que le crochet suisse avec protège-pointe est spécial à la maison, qu'il se vend 75 cent., 1 fr. les gros.

VELOUTINE C. FAY

9, rue de la Paix

Cette poudre manipulée avec une partie de bismuth est d'une excellente hygiène en même temps qu'un élément de coquetterie. Impalpable, elle donne à la peau un velouté transparent, et rend le teint diaphane. Sa conservation est indéfinie et elle ne s'altère pas en traversant les mers.

La veloutine se fait blanche, rosée, crème nuance dite Rachel et se vend en boîtes blanche, rouge et verte. Elle coûte 4 fr. la boîte et 5 fr. avec la houppe. Nos abonnées des colonies peuvent, s'il ne s'en trouve pas là où elles habitent, en demander à la maison de Paris qui la leur expédiera.

#### Explication des Gravures noires

(pages 85 et 87)

Redingote Restauration en drap mélangé gris. — Le corsage bien arrondi au-dessous de la taille et croisé. Un

col châle, et trois petits collets se perdant sous le revers. La jupe se monte bien à plat au contour de la basque; le dessus de la poche se monte de même et rabat sur la fente de la poche extérieure. Un parement dépasse la manche ronde. Jabot et manchette en gaze plissée. (Patron découpé.)



Costume en lainage crème à rayures rouges et broché rouge. De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Robe de chambre en cachemire blanc. — La jupe, garnie d'un plissé de trente centimètres de hauteur qui peut être en cachemire ou en gros tulle grec, se fronce au cordon de taille comme le corsage qui est ouvert sur un plastron de cachemire plissé horizontalement. Un col en cachemire suit l'ouverture, et le plissé qui le garnit descend à la taille en formant une double spirale. La manche, plissée extérieurement, est froncée à un très haut poignet qui reçoit un plissé. Ceinture et bracelet en ruban vert mousse fraîche.

Costume en lainage à rayures rouges et crème et lainage crème broché rouge. — Première jupe en lainage crème garnie, dans le bas, de trois rangs de dents en drap, dents découpées elles-mêmes en petites dents de scie. Tunique à rayures faisant la pointe; dans le bas et sous le bord tourné en spirale, vient se fixer la draperie-rideau qui se rejette sur elle-même en bouffant un peu. Tunique et draperie sont montées par des fronces au bord du corsage, qui est à rayures, ouvert sur une chemisette crème froncée au bas ainsi que le devant, dont les bords reçoivent une garniture de dents. A la manche plate, manchette assortie.

#### Explication de la Gravure coloriée 4746

COSTUMES D'AUTOMNE

Costume en faille mousse. — La jupe plissée avec une grande draperie-châle sur le côté. Le corsage très ouvert sur une chemisette plissée, se ferme à droite et verticalement; à gauche un étroit revers tendu de faille rose assortie à la rayure qui coupe le velours de la veste, velours qui fait aussi le col droit. La draperie-châle est montée par des fronces au bord du côté qui croise jusqu'au dos où elle s'arrête; la manche est à coude. Veste en velours mousse foncé à fines rayures roses, s'arrêtant de chaque côté du devant; elle se double de faille rose et reçoit un revers rose. A la manche parement rose. Biais de crêpe à l'encolure et à la manche. Bas de soie grenat. Souliers vernis. Gants de Suède. Chapeau à bord de



feutre, le fond chiffonné en velours, des coques devant, mélangées rose et mousse. Dessous, cordon de boutons de roses.

*Costume en cachemire et velours prune.* — Le tablier, sur lequel est appliquée, au bas, une passementerie brodée d'or et d'argent, est mouvementé par quelques plis faits à gauche; les lés de derrière et de côté plissés de plis creux. Corsage-veste en velours prune; il se rejette en revers et se détache sur trois plis en cachemire

qui suivent le mouvement du revers en se resserrant dans le bas. La chemisette se compose d'un plastron plissé recouvert de passementerie et sur lequel se croise, à la taille, un fichu en cachemire plissé de plis creux. Col droit en velours. Ceinture de passementerie posée sur du cachemire, prenant du dessous du bras et s'agrafant de côté, comme le plastron. Un jockey plissé en cachemire et un parement en passementerie à la manche. Bas de soie prune. Souliers vernis.

## CAUSERIE

Caprices du baromètre. — Le dernier maître. —  
La foire de l'Esplanade

**L**es saisons deviennent excentriques à l'instar des humains; elles nous ménagent les plus étonnantes surprises; nous avons presque pris l'habitude de n'avoir plus de printemps, mais nous n'avions pas encore vu l'été se déguiser en hiver transi, le mois d'août emprunter au mois d'octobre un cortège d'aquillons, endosser les fourrures de l'hiver, se chauffer frileusement à un bon feu, puis, tout à coup, secouer cette mascarade et, sans transition, retourner avec un gros fracas d'orage aux ardeurs les plus incommodes. Pour ma part, j'ai des griefs sérieux contre ce mauvais plaisant; qu'on en juge plutôt: J'étais, au moment où il a commencé, dans un nid de verdure adorable, un peu humide peut-être, un peu frais, ce qui ajoutait à son charme en pleine canicule. J'avais écrit à des amis aux goûts modestes qui apprécient les promenades en bateau, les bains de rivière et la pêche à la ligne: — Venez, venez vite, jouir ici de ces beaux jours... Surtout, n'apportez que des habits de coutil, des robes de toile. Le mot d'ordre est liberté, simplicité, sans-gêne. On ira demain matin vous chercher en break à la gare.

Et le vent s'éleva le soir, et le lendemain tombèrent des torrents de pluie, et lorsqu'une calèche fermée alla, au lieu du break, chercher mes hôtes, nos bois ruisselants, nos prairies transformées en marécages ne pouvaient convier à la villégiature que des grenouilles. Les Parisiens qui abordaient cette verdure triste, sous un ciel gris, s'étonnèrent, je le devinai à leur mine, de ma prédilection pour un pays semblable. Il est certain que le soleil lui est plus nécessaire qu'à aucun autre; dès que ses rayons filtrent à travers les branches et argentent la surface de l'eau, nous sommes en Arcadie, mais comment se figurer l'Arcadie noyée dans deux pieds de boue? J'eus le désespoir et la honte de voir pendant trois jours mes pauvres invités tambouriner contre les vitres, en assistant, d'un air ennuyé, au spectacle imperturbable du déluge. Le vent faisait rage, éparpillant les feuilles avant qu'elles ne fussent jaunies, tordant la ramure, soufflant lugubre dans les corridors; les jolies mousselines dont ces dames s'étaient parées pour se conformer à la mode et à la consigne, disparaissaient sous des tricots, sous des pelisses, dont on

se couvrit jusqu'au moment où je me décidai à faire allumer du feu dans le salon; même alors, M<sup>me</sup> X., toujours grelottante, garda une grande cape de paysanne en drap tomate qui, par parenthèse, lui seyait bien; elle ramenait le capuchon arrondi sur sa jolie tête brune et demandait des sabots pour traverser la cour entre deux averses, ... manière d'interroger le ciel... Ces messieurs l'accompagnaient, le parapluie à la main, et revenaient en guêtres crottées: — Plus noir que jamais!... C'est l'arrière-automne. Oh! l'été est fini. Impossible qu'il revienne. On a sauté de l'Assomption à la Toussaint. Une flatterie du baromètre à l'Exposition. Les vacances, la chasse, allaient lui faire du tort... On restera citadin bon gré, mal gré.

Mes hôtes déçus éprouvaient une secrète envie de reprendre le chemin de fer. J'avais beau, chaque soir, faire ajouter des couvertures à leurs lits et proposer des boules d'eau chaude, on prétendait avoir l'onglée. Certes, il était impossible que ce mauvais temps fût général, que partout l'aiguille, interrogée par des regards anxieux, marquât obstinément tempête. Cela devait être particulier à la localité. Les lettres qui arrivaient chaque matin disaient bien le contraire; on nous écrivait des bords de l'Océan: « Impossible de se baigner, toutes les cabines sont emportées », — de telles ou telles eaux: « Bloqués à l'hôtel, traitement interrompu », — des bords du Rhin: « Ni châteaux, ni rochers, rien qu'un rideau de pluie », — de Suisse: « Montagnes absentes, mais beaucoup de rhumatismes », — d'Ecosse: « Que ne suis-je en Italie! » — et de la tour Eiffel (bien des gens ne montent à la troisième plate-forme de la tour Eiffel que pour pouvoir de là expédier des douzaines de lettres à leurs connaissances): « Paysage de nuages, incomparable! » N'importe, je savais que malgré leur réserve polie, mes amis devaient se dire entre eux: Rien n'est abominable et malsain comme ce que nous avons ici, entre cette forêt et cette rivière.

Le billard, fort heureusement, nous rendit de grands services, et aussi la lecture à haute voix. Heureux l'auteur qui est appelé à la rescousse en de pareils moments de disette; chacun est disposé à lui faire fête. Aussi, ne puis-je vous parler, avec l'impartialité désirable, du livre de M. de Bordeu: *Le dernier maître*. Peut-être, si je le relisais dans d'autres conditions, me ferait-il moins de plaisir. Ce



n'est assurément pas un de ces livres qui réussissent à s'imposer au milieu de la fièvre de Paris. Reprenez-le après nous à la campagne, dans un cadre semblable à celui de cette vieille maison dont il est question, en termes touchants, aux premières lignes du chapitre premier :

« Ce livre fut raconté à l'auteur par une maison qui lui est amie. Raconté, dis-je, jusqu'en ses moindres scènes, car il y a des maisons vivantes — ce sont celles qui sont hantées par plus d'une ombre vénérée, celles qui sont pleines de souvenirs, tendresse, bonheur mêlé, rires et pleurs — ayant été pendant deux siècles entiers le nid de la même famille. C'est donc le livre de la maison. Ne vous étonnez pas si, çà et là, vous l'entendez discourir elle-même à la façon d'une bonne aïeule, aussi malicieuse que bonne. Vous savez bien qu'il y a de certaines heures où des dialogues s'établissent de l'homme aux objets qui l'entourent, dialogues qui sont parfois d'une grâce charmante, parfois, hélas ! d'une terrible éloquence.... Allez, ce n'est pas petite chose, l'attachement qu'on garde fidèlement au grand arbre, au mur dégradé de l'enclos. Je tiens que l'âme en est mieux faite et le bonheur plus aisé... »

Il s'agit, on le voit, d'une sorte de mémorial de famille. Le dernier maître, c'est celui de la vieille maison. Il se confesse avec une franchise où l'on démêle parfois un peu de légèreté méridionale, il se confesse, lui et ses aïeux. Ce qu'il nous conte a une saveur de terroir agréable, une sorte de grâce intime tantôt gaie, tantôt mélancolique, un tour un peu vieillot, sans doute, mais personne ne s'en plaindra en ces jours de cosmopolitisme ultra-moderne. Ceux d'entre nous qui ont le bonheur de posséder comme lui ce doux refuge contre les agitations du monde, une vieille maison riche en souvenirs, ont pris plaisir à l'écouter, et aussi ceux qui, ayant possédé ce trésor, regrettent de ne l'avoir plus, ceux qui, pour l'avoir perdu, se le figurent d'autant plus aimable, ceux-là encore, ceux-là surtout, peut-être, qui n'ont jamais logé que sous la tente. Et comme les paysages ensoleillés, ces beaux paysages de montagnes, nous rendaient jaloux, prisonniers que nous étions au fond d'une grenouillère ! Bref, M. de Bordeaux nous a aidés à passer deux ou trois mauvaises journées, grâce à une lectrice de bonne volonté. Toutes les femmes maintenant savent lire, les leçons de déclamation y aidant ; c'était un talent si rare dans ma jeunesse !

Un matin, Dieu merci, la pluie a cessé, le froid nous est resté en revanche, mais nous pouvions sortir chaudement vêtues, solidement chaussées et entreprendre de petites promenades qui ressemblaient, sauf que les feuilles bien vertes et vernies par l'humidité tenaient encore aux branches, à ces promenades automnales que l'on fait le cœur serré, en songeant qu'elles seront les dernières. Naturellement, mes hôtes m'ont quittée aussi vite que l'a permis leur parfait savoir-vivre et, désespérant de voir le beau temps se rétablir, je n'ai pas tardé à reprendre moi-même le chemin de Paris ; mais à peine y étais-je arrivée que, pour me narguer, le baromètre a fait une nouvelle évolution aussi brusque, aussi incommode que la première, seulement en sens inverse,

me forçant à regretter nos ombrages qui avaient dû redevenir, en un clin-d'œil, plus délicieux que jamais.

J'y retourne donc, avec l'espoir que ce qui nous a été ravi de l'été en août, nous sera rendu en octobre. Mais, auparavant, j'ai voulu faire une dernière visite — oh ! oui, ce sera la dernière — à cette sempiternelle Exposition. Je suis retournée sur l'Esplanade des Invalides où se poussaient, comme des troupeaux de moutons, les bandes de provinciaux amenés par trains de plaisir. Là, j'ai constaté qu'il existait encore des costumes pittoresques en France. Sont-ce des *exposés* ou bien des visiteurs ces gars de Saint-Thégonnec : veste et culotte noires garnies de velours, chapeau à large bord, longs cheveux et bâton à la main ? Vraiment, ils sont tout aussi intéressants à regarder que ces Orientaux, au teint sale, que l'on commence à prendre en dégoût sous leurs vêtements crasseux autant que magnifiques. Dans les souks poussiéreux, des paysans harassés, tout en sueur, attendent à la file qu'un écrivain arabe ait tracé, pour deux sous, sur des carrés de papier, leurs noms en caractères mystérieux qu'ils ne peuvent déchiffrer ; dans la pagode hindoue, même cohue de blouses et de bonnets ronds. Une paysanne beauceronne, en arrêt devant les tortues accrochées au mur, s'écrie :

— C'est-y vrai, bon sang, c'est-y vrai que ces bêtes-là, c'est de la corne ?

On s'écrase à l'exposition de la guerre. Les pauvres gars qui vont tirer au sort regardent la gueule des canons d'un œil rond, épouvanté. Deux bourgeois du midi, qui traînent avec eux de gros sacs de nuit, veulent forcer les Hollandaises casquées de la buvette, d'avouer qu'elles sont des « déguisées de Paris ». Les nègres du Congo ont un succès fou ; on leur tape sur l'épaule en les adjurant de dire s'ils se sont amusés en France, si c'est plus beau que chez eux. Et, la main ouverte pour recevoir des sous, ces gros garçons noirs répondent d'une petite voix flûtée, voix d'enfant qui zézaye : « Oui, maman, oui, petite maman, » à une vieille dame qui les trouve polis, bien plus polis, dit-elle, que les Français jadis réputés galants entre tous les peuples, mais aujourd'hui...

Il est certain que ces visiteurs venus des quatre points cardinaux ont peu d'égards les uns pour les autres. Ils se coudoient, s'injurient, marchent sur les pieds de leurs voisins comme à plaisir. C'est une véritable tuerie devant les ateliers des Tonkinois : brodeurs, ciseleurs, fabricants d'éventails restent attentifs à leur besogne, sans lever les yeux, tandis qu'on leur ôte l'air et la lumière, — accroupis dans des réduits étroits, la cigarette à la bouche, vêtus de noir, le mouchoir de couleur sombre noué autour de leurs têtes intelligentes et fines ; bien moins sauvages, assurément, bien plus corrects d'attitude que les rustres qui les dévisagent. En vain, deux soldats indigènes en uniforme essayent-ils de maintenir l'ordre à la sortie. Une barrière est rompue, le flot roule bruyant avec des clameurs. Il s'agit d'arriver au Sénégal avant la clôture et chemin faisant de se glisser soit dans les huttes immondes des Canaques, soit dans ce harem où, seules, les dames ont le droit d'entrer, pour se trouver en face de deux vieilles créatures qui certainement pourraient, sans incon-



**Veste pour l'appartement.** — La broderie se fait avec une soutache de soie assez grosse sur un fond de très fin cachemire; deux rangs de soutache se posent presque à côté l'un de l'autre; réunir par un point solide les enroulements si l'on veut découper l'étoffe au milieu. Le jockey est soutaché; au contour deux soutaches, une autre au bord forme une suite d'anneaux à jour.

**Bonnet Hollandais pour jeune femme** (vu de dos et de face sur la tête). — La façon



Veste en broderie pour costume d'intérieur.  
De Madame Gradoz.

5060



Costume en cachemire alicante garni de soutache.  
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

5064

est des plus simples. Une bande dont nous ne pouvons donner la longueur parce qu'elle dépend de la grosseur de la tête — la largeur sera en rapport — est faite d'entre-deux en étamine brodée au point de croix de fil d'or et de soie bleue et rouge, séparés par une autre bande en soie brochée crème; disposer le tout sur une légère mousseline, puis doubler avec une soie légère; réunir les deux extrémités de la bande de façon à perdre la couture, former les plis dans le haut, puis froncer la largeur à un ruban que l'on noue derrière la tête. Très coquette et originale coiffure du matin.

**Coiffure tunisienne faite d'un foulard.** —

Se drape sur la tête sans apprêt. Le choisir à bordure rayée ou brochée ou entièrement broché. Plier le foulard en pointe, le placer sur la tête ainsi que l'indique le croquis; plisser les côtés et nouer les pointes sur la nuque; celle du milieu doit

cacher le nœud. Arranger gentiment les plis sur le côté et faire revenir le foulard dessus ainsi que le montre le croquis, vu de profil; celui vu de dos montre la pointe.

**Veste d'automne en drap Corinthe soutaché, et gilet en faille fauve.** — Le gilet a les pointes abattues et se ferme par une suite de brandebourgs de grandeur progressive; il se joint à la veste à la couture du dessous du bras et de l'épaule. La veste est richement brodée en angle à l'encolure, la broderie continue au bord du devant et tout autour de la basque. Jockey tout brodé, le bas de la manche aussi, extérieurement, ainsi que le col droit. Efilé, plis de jais au contour.

**Costume en cachemire alicante garni de soutache.** — La jupe plissée aux lés de derrière avec le tablier mouvementé par quelques plis ramenés à la taille. Le corsage est plat à droite, drapé à gauche avec une broderie soutachée qui se coupe diagonalement au milieu. Ce côté se fronce à l'épaule et découvre complètement un plastron soutaché, traversé à droite et en biais par deux étroits rubans de moire qui partent, chacun, d'un nœud papillon. La manche plissée, avec un gigot et un parement mousquetaire dont le bas est soutaché.

**Tablier en surah rouge et dentelle.** — Peut se faire en andri-nople garni de dentelle. Un carré de 1 mètre de long sur 1 m. 30 cent. de large. Busquer le bord qui doit être monté après la ceinture. Draper de plis les côtés;



Bonnet hollandais.

5059



Tablier de jeune fille en surah rouge et dentelle, de Madame Gradoz.

5051



Coiffure tunisienne faite d'un foulard.  
Se montre de profil et de dos.

5048

Médicis composée de deux volants froncés en tulle point d'esprit qui descendent s'arrêter, en diminuant progressivement et en formant spirale, à la pointe des bretelles

**Costume en cachemire vert amande garni d'étoffe rayée assortie.** — Jupe en cachemire montée, à droite, par des plis plats, le tablier mouvementé par quelques plis en sens inverse et dissimulés sous un nœud de soie de même nuance. La redingote faisant à gauche un pan droit, est ouverte aux lés de derrière sur une jupe en étoffe rayée et plissée et descend en spirale à la gauche du pan. Le corsage est ouvert sur un gilet en cachemire; bandes verticales à chaque bord; petit revers à l'encolure et nœuds en ruban pinçant, à la taille, les plis qui enserrant la largeur. Col rayé. Manche bouffante jusqu'à la moitié de l'avant-bras; le bouffant, en cachemire, est divisé en deux par une bande d'étoffe rayée. Le reste de la manche en étoffe rayée, parement droit en soie.

**Deux modèles de tablier pour servir le thé.** — Tablier en satinette ou foulard écu imprimé de bouquets pompadours. — Un plastron échancré en cœur, garni de dentelle à chaque bord, avec pattes de velours en épaulettes. Au bord arrondi se monte le tablier; les côtés serrés par plusieurs rangs de fronces sont montés au ruban de velours qui se noue derrière; il prend au côté du plastron. Dentelle au contour. Poche devant, froncée au bas, avec un nœud de coques et de pans; une dentelle, au bord supérieur, retombe en volant.

Tablier fait d'un châle breton en lainage imprimé et à haute frange. —

ce groupe de plis viendra se fixer sur le tablier sous un nœud en ruban qui attachera aussi le ruban partant de la taille; ramener la pointe des angles à la taille; ceci fait, garnir le contour d'une dentelle dont le haut descendra en spirale. Ceinture en ruban nouée derrière.

**Fichu genre Médicis pour dîner et soirée.** —

Deux bretelles en gaze crème montées, par plusieurs rangs de fronces, à un biais sur lequel rabat un col en guipure piqué d'un nœud, au-dessus de l'épaule. Intérieurement, une colerette



Veste soutachée. De M<sup>me</sup> Gradoz.

5052

L'on pourrait utiliser un fichu ancien de cotonnade imprimée, ou broder une satinette ou un lainage uni d'une broderie russe en coton de couleur, en posant, pour plus de facilité, une grosse étamine, dont on tirerait les fils la broderie faite. La façon est des plus simples: mettre une pointe du fichu sur la poitrine, pincer de plis celles des côtés, mettre à gauche un flot de ruban qui maintiendra les plis et le ruban qui passe sur la jupe pour s'agrafer à droite à la pointe, eu regard (voir les deux croquis p. 96.)



Costume en cachemire vert amande.  
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

4808



vénient, ouvrir leur porte à tous les hommes. Ils sont défraîchis et enlaidis, ces exotiques, ils ont perdu déjà leur caractère d'originalité. Nègres et négresses distribuent des poignées de mains aux passants qui ont tous l'air de les connaître. Les Japonais gardent une meilleure tenue; leur visage impassible n'exprime rien; ils traînent les *pousse-pousse* chargées de dames et d'enfants sans répondre, même par un clignement de paupière aux malotrus qui crient :

— Ohé! dis-donc tu en as ta charge, toi!

— Combien qu'a pèse?

— Tu ne pourrais pas la verser?...

— La versera, la versera pas!

Et autres facéties.

Spectacle assez triste : la cohue autour du temple annamite fermé au public, comme on sait, mais où l'on découvre du dehors, des bouddhas échelonnés, dans un Olympe de dieux bizarres, et des objets dorés, lumineux, chatoyants, de différentes sortes. Un prêtre en ornements de soie brodée est assis devant ce qui ressemble à un autel et récite à haute voix une longue litanie, tandis que ses deux acolytes répondent en se frappant la tête avec une sorte de petit maillet. Cette prière est accompagnée des rires, des quolibets, des refrains grossiers du public *libre-penseur* perché sur les degrés. C'est le prétexte d'une petite manifestation contre la religion en général; on n'a garde de le laisser échapper. Les Annamites rentrés dans leur pays raconteront, je suppose, que les Français font de l'impiété systématique entre une visite à la dégustation des vins d'Afrique et une halte aux concerts d'Alger et de Tunis; je ne sais si cela contribuera beaucoup à notre prestige. Ce n'est pas que j'aime les Annamites à la folie. Ils sont laids à la façon de vieilles femmes chétives et leur théâtre est la plus odieuse des mystifications. Ces cris perçants poussés par des gens qui hurlent les uns après les autres, sans un geste intelligible ou seulement humain, vous laissent assourdis, confondus. Ce qu'il y a de plus fort c'est que des scénarios sont distribués aux spectateurs pour qu'ils puissent suivre une à une les scènes d'un drame populaire tel que *Lé Hué*, *la Rose*, ainsi nommé parce qu'il n'y est nulle part question de cette fleur. Vous étudiez ce guide-âne

assommant, d'ailleurs. Il fait mention de vingt-neuf scènes et on vous en donne trois ou quatre; il énumère des batailles, des cortèges, des effets compliqués de décors et vous n'assistez qu'à des monologues récités avec cris par une demi-douzaine de monstres. Bref, j'imagine que c'est le public parisien qui donne la comédie aux Annamites en venant docilement écouter ces bruits de ménagerie.

Il est temps que cette partie peu sérieuse de l'Exposition se ferme; partout, le zèle des acteurs de toute sorte se ralentit. Les armées de Tunis ont disparu pour la plupart, du moins les premiers sujets, laissant au nègre Mabrouck, leur émule, le soin de les faire oublier; la petite Kabyle qui exécutait naguère, avec tant de furie et de gravité, la danse du sabre, n'est plus qu'une vulgaire danseuse de café-concert, formée aux sourires, aux grimaces, aux agaceries d'une civilisation de bas étage. Les Aïssaouas ont engraisé d'une façon qui les rend ridicules dans leurs exercices d'énergumènes ascétiques; ils ont beau se coucher sur des lames affilées, dévorer comme du sucre des bouteilles et des charbons ardents, leurs jongleries n'effrayent plus personne; ils ont vraiment trop bonne mine. Tous ces gens-là ont subi depuis quatre mois l'influence de l'atmosphère parisienne, ils n'en sont pas plus pittoresque ni plus intéressants, tout au contraire, et s'ils n'ont rien gagné à venir ici, nous aurons gagné encore moins à les recevoir. Quel souvenir vont emporter de cette foire colossale les gars de Saint-Thégonnec et les petites Bretonnes, leurs compagnes, aux bonnets contournés comme de légers coquillages?... Je l'ignore, mais j'ai hâte, pour ma part, de fuir une bonne fois cette odeur mêlée de café, d'essence de rose, de mauvaise cuisine, de liqueurs nauséabondes, de pâtisserie sans nom, de confiserie à la térébenthine, de charcuterie à l'ail mangée en plein air, de nègres, de juifs et de sauvages, cette odeur de l'Exposition qui me poursuit avec un vacarme de discordante musique. Respirer, entendre cela, serait le pire des supplices, si l'on y était condamné. La volonté des foules fait de ce supplice une partie de plaisir. Tout est convention ici-bas,

T. B.

Après l'audition des orchestres de la Société des concerts du Conservatoire, Lamoureux et Colonne, l'orchestre de l'Opéra-Comique a donné hier, dans la salle du Trocadéro, son concert officiel.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de l'orchestre que dirige M. Danbé avec tant de talent et de dévouement; qu'il nous suffise de constater que jamais séance n'a été plus intéressante et plus complète que celle d'hier. Le riche répertoire de l'Opéra-Comique a permis à M. Danbé de réunir dans un programme superbe les noms de tous les compositeurs célèbres : Boïeldieu, Méhul, Hérold, Auber, Adam, Victor Massé, Bizet, Saint-Saëns, Massenet, Delibes, Reyer, Poise, Maréchal, Duprato et Pessard.

Quant aux interprètes : M<sup>lles</sup> Simonnet, Deschamps, Chevalier, Auguez, Mary; MM. Dupuis, Soulaacroix, Taskin, Cobalet, ils ont été fêtés, acclamés et bissés. Les chœurs et l'orchestre ont eu leur large part dans ce succès qui fait honneur à l'Opéra-Comique et prouve que la faveur dont il jouit en ce moment est justement méritée.

M. Danbé, l'organisateur de cette matinée unique, n'a pas dû regretter la peine et le mal qu'il s'est donné, après l'ovation imposante dont il a été l'objet à la fin du concert.

VICTOR ROGER.



# La Fille du Cacique

(SUITE ET FIN)



Une vieilleuse suspendue au plafond jetait dans la chambre ses lueurs vacillantes.

M. Martini, légèrement enfiévré, répétait souvent :

— Je suis frappé ! mon Dieu ! Et Georges ? Maria ? et le petit enfant ?...

— Père, dit enfin Mariquita, père, je suis là, je veille.

— Tu peux me laisser, ma fille ; j'ai besoin de réfléchir aux mesures à prendre. Je suis trop vieux, hélas ! Les chères créatures !... ajouta-t-il tristement.

Mariquita saisit sa main qui s'allongeait, toute blanche, sur la couverture du lit, et la porta à ses lèvres avec effusion.

— Mon père, mon bienfaiteur, n'ayez nulle crainte, tout ce qui est à moi est à vous.

— Cela ne se peut, cela ne se peut, répondit-il avec agitation.

— Oh ! si... je vous en conjure ! reprit-elle. Qu'est-ce donc que l'argent s'il n'est point bon à partager avec ceux qu'on aime ?

— Non, ma fille. Je suis profondément touché... mais nous ne pouvons, mon Georges, sa femme et moi, nous soustraire à cette épreuve.

— Laissez-moi agir comme si j'étais votre véritable fille, cher *padre*. Je ne pourrai jamais m'acquitter entièrement ! Tous les trésors de la terre ne valent pas une de vos infinies bontés. Donnez-moi ce bonheur de pouvoir calmer votre angoisse, ne me le refusez pas ! Si vous saviez !... Allons, vivons ensemble ! Ne me disiez-vous pas, autrefois, que votre bien était le mien, que votre maison était la mienne ?

— Georges ne voudrait pas.

— Georges doit tout ignorer ! Georges ! s'écria-t-elle douloureusement, mais je donnerais ma vie pour lui éviter cette grosse peine ! Si vous saviez, père bien-aimé ! Mon Dieu ! mon Dieu ! faut-il donc tout vous dire ?

Mariquita posa son front brûlant sur la main de M. Martini.

— Je regrette de te causer pareille douleur, mon enfant, mais tu dois pourtant comprendre que...

— Je ne comprends rien ! Vous m'avez adoptée pour ainsi dire, aimée, instruite, moi l'Indienne errante et infirme, voilà ce que sais. Je vous dois tout. Je suis accablée de vos bienfaits et vous êtes maintenant trop fier pour rien accepter de moi. Que ce soit un rendu, si vous voulez !

— Soit, ma fille, mais calme-toi ; nous en reparlons. Tu as raison, le vieillard est... orgueilleux et cependant trop âgé pour pouvoir reconstruire son foyer ; ta générosité ne m'humilie pas !

Et il caressa le visage de la jeune fille.

— Il m'est pourtant impossible de cacher à mes enfants la catastrophe qui les plonge dans la misère.

— N'en révélez que le quart, le cinquième... Atté-

nuez l'étendue du désastre. Une toute petite révélation peut satisfaire votre conscience ; puisez ensuite dans le trésor de la famille dont vous avez secouru le dernier et misérable rejeton.

— Telle n'était pas la volonté de ton aïeul, Mariquita.

— Ah ! s'il avait su... Ne m'a-t-il conféré la pleine propriété de toutes ces richesses ? Je suis si parfaitement heureuse d'en jouir ainsi ! Maintenant, père, vous allez dormir, n'est-ce pas ? Perrine vous apportera une grande tasse de tilleul bouillant et vous ferez des rêves charmants.

La domestique apparut, en effet, portant le remède de bonne femme dans un bol aussi large qu'un saladier.

— J'en ai fait pour toute la maisonnée, déclara-t-elle ; pour la petite dame qui a des lourdeurs d'estomac, pour Georges qui recommence à barbouiller comme un enragé. Quant à M<sup>lle</sup> Mariquita, un peu de tranquillité ne la gênera pas.

Les deux femmes se retirèrent ensemble ; sur le seuil de la porte, Mariquita se retourna et dit à M. Martini, en posant un doigt sur ses lèvres :

— C'est bien entendu ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Perrine ! reprit alors la jeune fille, je vous annonce qu'en l'honneur de mes nouveaux millions, c'est moi qui ferai marcher le ménage ces temps-ci.

— Quelle chance ! répondit la bretonne en riant, je vais joliment faire danser l'anse du panier.

...

M. Martini tint la promesse qu'il avait faite à la cholita et n'annonça à son fils qu'une faible partie de leur désastre.

Celui-ci prit la nouvelle fort gaillardement :

— Nous étions trop heureux, déclara-t-il, cette perte d'argent me rassure... Mes pinceaux seront désormais utiles à quelque chose.

Mariquita avait de grandes aspirations à la villégiature. Elle rêvait une existence calme et bien remplie, loin de la ville qui n'avait pour elle aucun charme.

Après quelques recherches confiées à l'homme d'affaires qui devint le gérant de sa fortune (M. Martini ayant décliné cette lourde responsabilité), elle arrêta son choix sur une magnifique propriété, à Miraflores, aux environs de Lima. C'était une oasis au milieu des sables de la côte ; un petit palais mauresque, dans le goût du pays, avec un parc immense, toujours verdoyant, arrosé par un torrent des plus pittoresques.

Elle fut attirée par ce coin de terre si paisible, par le village voisin où chacun vivait bien chez soi, loin des agitations du monde liménien.

Sur le conseil de M. Martini, elle partit avec dona Josépha, devenue sa meilleure amie, pour préparer la maison avant d'y recevoir le *padre* et ses enfants.



Se sentir chez elle était une joie toute nouvelle pour la cholita, une impression fort agréable de possession et de liberté. En dehors de ces considérations, la richesse la touchait peu ; elle n'avait qu'une préoccupation : tâcher d'employer sa fortune le mieux possible.

Elle n'était pas encore revenue de ses secousses morales, ni de l'étourdissement causé par son changement si imprévu de position. La richesse loin de l'enivrer l'effrayait.

Il lui fallait quelque temps pour se posséder complètement, et « régler son existence » comme elle en éprouvait l'ardent désir.

Elle n'en poursuivait pas moins méthodiquement son plan.

Elle acheta, en effet, une villa contiguë à la sienne, tout enfouie dans la verdure, l'aménagea le mieux du monde et résolut de l'offrir à M. Martini pour ses enfants, car elle ne se sentait pas le courage de vivre absolument en commun avec eux ; elle avait besoin de se recueillir et la vue des jeunes époux ramenait parfois dans son esprit des pensées bien tristes.

Elle passa ainsi un bon mois avec dona Josépha, organisant toutes choses, engageant des serviteurs pour réserver à Perrine le bonheur de vivre de ses rentes...

Elle se faisait, enfin, une vraie fête de l'arrivée de ses amis, quand une lettre du *padre* lui apprit « la naissance de son petit fils Pierre ».

Elle revint en hâte à Lima, fort émue. Elle allait voir le fils de Georges !

Maria ne savait rien des malheurs éprouvés par la famille de son mari. On les lui avait très soigneusement cachés pour ne pas l'émotionner.

Toute radieuse dans son peignoir brodé, ses cheveux blonds nattés et retombant sur les épaules, elle allaitait son enfant, rayonnante dans sa maternité ; Mariquita en la voyant, ressentit une impression cruelle : « Encore un bonheur qu'elle n'aurait jamais ! »

Mais elle repoussa avec force cette pensée.

Le poupon était là dans son maillot blanc ; il avait les yeux ouverts sans y voir encore bien... des cheveux très bruns. Il tétait son pource en abandonnant le sein.

Cette petite tête était si bonne à embrasser avec son duvet soyeux !

Mais Maria était trop nouvellement mère pour confier le petit à Mariquita.

Aussi cette dernière ne s'occupait-elle guère que de M. Martini.

En si peu de temps il avait bien changé, bien vieilli ! Quoiqu'ayant accepté, en toute simplicité, les offres de Mariquita, il oubliait difficilement son malheur et s'accusait volontiers de ne pas avoir surveillé d'assez près le bien de son fils. Il paraissait soucieux, même devant le nouveau-né.

Il était urgent qu'il se rendit à Miraflores et changeât de milieu.

Le départ fut décidé sans peine.

Les époux prirent possession du *rancho* préparé à leur intention. On leur avait fait croire facilement que leur père avait mis là ses derniers capitaux.

Quant à M. Martini, il préféra rester avec Mariquita. Il y avait entre eux entente secrète ; le lien

se fortifiait. La cholita comprenait mieux le vieillard sans Georges et Maria.

L'etit Pierre poussa au grand air comme une fleur. Il souriait d'un joyeux sourire, regardait son monde d'un air étonné, essayait de prononcer des sons inarticulés.

Mariquita le prenait souvent sur ses genoux, le contemplant avec respect, et ne bougeant pas, de peur de déranger son sommeil. Elle l'admirait et l'aimait infiniment.

C'était son filleul et son héritier...

\* \* \*

Le temps avait passé.

Georges avait exposé à Lima une toile ensoleillée et fort admirée. Maria, tout absorbée par son ménage et son enfant, était restée gaie et bonne, ne se troublant de rien, acceptant la vie telle qu'elle se présentait.

Cependant son bonheur récent, sa maternité, lui donnait une figure nouvelle, un nouveau regard. Il y avait en elle quelque chose de plus tendre et de plus réfléchi. Cette transformation la rapprocha peu à peu de Mariquita.

Cette dernière avait d'abord observé avec intensité tout ce qui se passait autour d'elle. Elle s'était analysée elle-même, se demandant la raison de ses actions, approfondissant les moindres détails pour savoir si c'était bien ou mal, grand ou petit, puis, sentant que la vraie grandeur consistait plus dans les actes que dans les théories, elle se consacra complètement aux pauvres, aux souffrants, aux infirmes dont le chagrin n'attire même pas la pitié du prochain.

Elle alla avec tendresse vers ces déshérités, les comprenant, se retrouvant en eux. Elle trouva pour les consoler, les élever, les ramener à la résignation, des délicatesses qu'elle puisait dans sa propre expérience.

Elle chercha à persuader aux misérables, aux besogneux, aux découragés, qu'être obscurément utile c'est vivre harmonieusement sous l'œil divin, parce qu'alors les tracasseries, les souffrances quotidiennes deviennent comme des choses saintes.

Pour elle le passé s'éloignait enfin ! Il n'en restait plus rien, plus rien qu'un souvenir vague, un regret de tant d'erreurs. Elle souriait de cette folie qui avait failli troubler toute sa vie.

La charité devint la passion de son âme ; l'enfant, petit Pierre, la passion de son cœur. Mais, si l'enfant lui échappe un jour, la charité lui restera éternellement.

M. Martini ne pouvait plus se passer de sa Mariquita ; elle lui était devenue indispensable. Ils causaient et sortaient ensemble, chérissant à l'envi le poupon.

Quant à Perrine, « elle allait d'extase en extase pour son Georges II », image vivante de son père. Elle grognait pourtant quelque peu en remarquant ses instincts de désordre ; elle voulait repasser elle-même toutes ses broderies, et il en salissait !...

Il avait un an, petit Pierre, des dents, des souliers comme un homme des robes courtes. Il trottait seul,



gazouillait sans cesse; malin, volontaire, tyrannique, plus gai qu'un pinson.

Ce bébé était l'enchantement et le trouble perpétuels de la vie pour tous les siens. On a dit cela de l'amour, mais c'est encore plus vrai de l'enfant.

Il changea, pour ceux qui l'entouraient, la valeur des semaines et des mois; et le temps où il n'était pas encore, où l'on ne parlait de lui que dans le futur, ce temps semblait si loin que personne ne s'en souvenait plus.

Il prenait ses ébats sur une pelouse, sous la surveillance de Perrine, tandis que M. Martini revenait de l'inspection d'une ferme voisine et que Mariquita rentrait de ses tournées habituelles chez les pauvres, très lasse, l'escarcelle vide, le visage épanoui.

— Nous avons des nouvelles de Kerbars! cria Maria à la cholita, en agitant une lettre.

— Le brave garçon! exclama Mariquita, où est-il?

— En pleine sauvagerie, aux îles Marquises.

Et l'on parla du passé...

— Le temps si heureux de notre mariage vous a été pénible, n'est-ce pas? demanda Maria.

— Oh oui! répondit Mariquita avec un soupir. J'ai été bien mauvaise et bien malheureuse... par ma faute, ajouta-t-elle avec une extrême simplicité. Je me figurais que le bonheur souhaité m'était dû. Je me trompais grossièrement, ma voie n'était point là. Le but de la vie est si grand, il y a tant de devoirs sacrés, de joies douces et légitimes, de satisfactions d'intelligence, que vraiment, en dehors du rêve et même de l'argent, dit-elle en souriant, la part de chacun peut être complètement belle et bonne. Il s'agit seulement de comprendre la tâche que Dieu nous a assignée ici-bas.

Elle se tut et resta pensive, regardant les magnolias embaumés aux larges coupes de velours blanc, les eucalyptus géants, les lauriers-roses, les plantes rares qui croissaient dans son parc, seul luxe qu'elle permit à son existence quasi-monastique, puis, sortant de sa rêverie, elle la termina à voix haute, presque à son insu.

— Toutes les richesses du monde, dit-elle, n'achèteraient pas la paix intime, la sérénité de l'âme.

— Chère petite sœur, reprit Georges affectueusement, en lui prenant la main, votre lot est le meilleur, vous faites le bien.

— Et selon l'esprit de l'Evangile, interrompit M. Martini avec une sorte d'orgueil paternel, la main droite ignorant le bien de la main gauche, en secret, comme jadis elle a souffert...

Mariquita s'approcha de son père adoptif et l'embrassant au front, tandis que petit Pierre tirait les plis de sa robe :

— Vous l'aviez donc deviné ce secret? murmura-t-elle.

— Oui, ma fille, oui, répondit-il avec tendresse, et tu m'en es encore plus chère.

Les joues de la cholita se rosèrent, ses yeux prirent une expression humble, reconnaissante, ils se posèrent comme une caresse sur le visage de M. Martini, puis, pour cacher son trouble, elle se baissa vivement et saisit petit Pierre dans ses bras.

Pendant ce temps, Georges se penchait vers l'oreille de sa femme et lui disait d'un air confidentiel :

— Je savais bien, moi, qu'elle avait aimé Kerbars!

Perrine, debout à quelques pas, contemplait le groupe. Elle n'avait pas perdu l'habitude de se parler à elle-même :

— Qui aurait jamais cru cela? murmurait-elle. Mariquita petite-fille de cacique, cela se peut encore, je ne sais pas ce que c'est. Mariquita millionnaire, c'est plus étonnant. Mais Mariquita devenue notre archange!... Le bon Dieu connaît bien ce qu'il veut; *les gens, c'est comme la terre, pour produire faut que ça soye retourné!*

AYLICSON ET A. MARIN.

FIN

SOLUTION DES SYNONYMES DU NUMÉRO DU 31 AOUT :

*Sympathie — Attachement — Affection — Amitié — Tendresse — Amour — Passion*

MOTS EN CARRÉ

*Dans chacun des quatrains, chercher un mot du carré.*

Soite et vaniteuse, elle tire gloire  
De sa grosse dot, et la fait sonner.  
Habile à mentir à qui veut la croire,  
Des plumes du paon elle aime à s'orner.

Toute femme en rit, le soir, dans le monde,  
Sous l'abri discret de son éventail,  
Quand, ébouriffant sa tignasse blonde,  
Elle est fière d'être... un épouvantail.

Elle juge, tranche, et croit qu'une étoile,  
Comme fleur dans l'orge, éclot sur son front.  
L'avenir splendide à ses yeux dévoile  
Le trône où ses pieds un jour monteront.

Elle épousera, la chose est écrite,  
Un Crésus, un Dante, un Niel, un Mozart!...  
Je lui prédis, moi, ce qu'elle mérite :  
Un malotru laid, mari de hasard.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4746

Et le Patron découpé d'un Pardessus Restauration, figurine page 85.





Tablier pour jeune fille.

*Explication du patron  
découpé :*

N<sup>os</sup> 1. Devant. — 2. Petit côté — 3. Dos. — 4. Jupe. — 5. Poche. — 6. Manche. — 7. Pèlerine. — 8. Col brisé.

Très élégant et confortable pardessus. 4 mètres de drap en 1 m. 20 de large. La redingote se croise et se boutonne à partir du collet.

Faire les pinces de poitrine du devant, réunir dos et côté; former les plis creux de la taille, puis joindre le devant de la jupe, lettres de raccord D et G. Former le pli

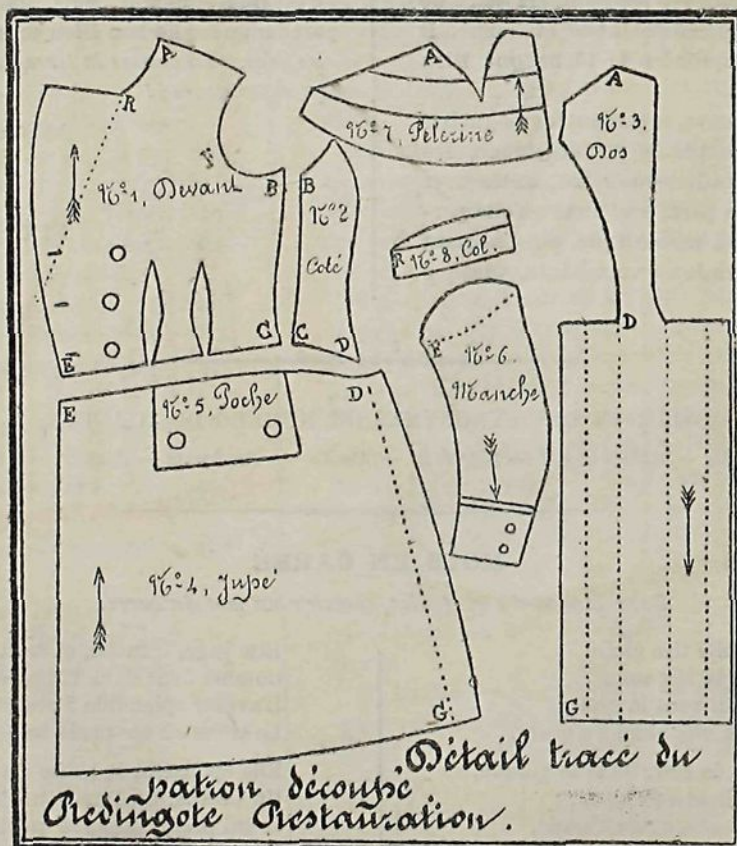


Tablier pour jeune femme.

qui, en rabattant, cachera la couture.

Monter au bord du corsage cette partie de la jupe en ayant soin de mettre bien en regard les lettres correspondantes E D. Rabattre l'encolure à la ligne pointillée pour former un grand revers, auquel se fixera, de côté, le col rabattu, lettre de raccord R.

Nous donnons la doublure du collet sur lequel est marquée à la roulette la place où seront posés les biais simples bordés ou découpés



qui forment comme trois petits collets; le tout se perd sous le revers et le côté gauche sous le droit.

Un jabot en batiste plissée rehaussé d'une petite Valenciennes.

Pèlerine et col se montent à l'encolure par la même couture. La poche, ainsi que le parement, sont mis à leur place.

Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe.

Les lettres et les lignes pointillées répondent aux coches et au tracé à la roulette du patron découpé.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Aican-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





Imp. Falconer, Paris.

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M<sup>me</sup> GRADOZ. 67, r. de Provence - Veloutine FAY 2, r. de la Paix - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE  
3<sup>pl</sup> du Théâtre Français - Chaussures de la M<sup>on</sup> KAHN 55, r. Montorgueil - Machines à coudre de H. VIGNERON  
70 B<sup>is</sup> Sebastopol.